

L'Approche Biographique: Théorie, Méthode, Pratiques (*)

MICHEL LEGRAND (**)

1. PERSPECTIVES THEORIQUES

D'abord une remarque très générale, qui vaut tant pour la théorie que pour la pratique: nous sommes sur un terrain en voie de constitution. Nous sommes sur un *chantier*. Nous n'avons pas une belle construction déjà faite. Nous ne pouvons nous appuyer sur une tradition ancienne, solide, comme la psychanalyse, par exemple. C'est d'ailleurs un des aspects exaltants de l'entreprise. Dès lors, on ne sait pas non plus si on va réussir à construire une maison et, si l'on arrive à construire, s'il s'agira d'une petite maison modeste, d'une belle villa ou d'un building.

Ce qui veut dire qu'au plan de la théorie, on *bricole* encore beaucoup. Je vais vous présenter mon petit bricolage provisoire, qui s'appuie sur quelques auteurs, en particulier: Politzer, Castoriadis, Sève, Bourdieu, de Gaulejac, Sartre.¹

(*) Ce texte reprend le contenu d'un exposé fait au cours de Françoise Digneffe, le mardi 5 décembre 1989, à l'Ecole de Criminologie (Université de Louvain).

(**) Professeur à l'Université de Louvain, Fondateur, avec Francis Loicq, de l'ARBRH (Association pour l'Approche, la Recherche Biographique et la Réappropriation de son Histoire).

¹ L'étude détaillée de ces auteurs (à l'exception de Sartre) et de leur apport pour l'approche biographique est développée dans «*Biographie et histoire de vie*. Premiers jalons d'un parcours» (inédit).

1.1. Georges Politzer: Une source inspiratrice

Dans mon bricolage à moi, Politzer est un peu la source inspiratrice, mythique: «il était une fois Politzer».

Politzer est un philosophe français qui, à la fin des années 20, a produit écrits flamboyants de critique de la psychologie. Son oeuvre la plus connue est: «*Critique des fondements de la psychologie*» (1928). De Politzer, je retiens trois idées:

1. L'objet de la Psychologie

L'objet de la psychologie, estime Politzer, est (ou devrait être) la vie concrète, *dramatique* de l'être humain, telle qu'elle s'exprime dans des choses comme l'amour et le mariage, le travail ou le métier, la maladie ou le crime. On pourrait dire aussi: c'est la vie concrète, dramatique de l'être humain, telle qu'elle se déploie dans une *histoire singulière*, dans une *biographie*. L'objet de la psychologie, écrit Politzer, c'est «l'ensemble des événements singuliers qui se déroulent entre la naissance et la mort».

2. La Méthode

Quelle pourrait être la méthode appropriée à l'étude du drame, la méthode apte à libérer les matériaux nécessaires à la construction d'une science du drame ou de la biographie? Cette méthode, dit Politzer, ne peut être que la méthode du *récit*: le récit dramatique, en première personne, du drame par l'acteur même de ce drame.

3. Une Tradition Dramatique

Il existe déjà, précise Politzer, une tradition — préscientifique — qui fréquente le drame: c'est la tradition du théâtre, de la littérature, du *roman*.

Voilà trois idées de Politzer. A mon avis, elles restent de pleine actualité. Toutefois, ce sont seulement des idées inspiratrices, suggestives. Elles pointent, elles font index vers un champ. Mais tout reste à accomplir. Comment? Dans quelle direction?

1.2. *La biographie: un objet complexe*

Nous laisserons d'abord de côté (provisoirement) le thème du récit et la référence à une tradition dramatique, pour nous poser la question: la biographie OK, nous en avons tous une sorte d'appréhension intuitive; *mais peut-on construire une science de la biographie?* Et dans cette question, je ne mets pas l'accent sur le mot «science», mais sur le mot «une»: *Une science de la biographie.*

Je poserais l'alternative suivante: la biographie peut-elle devenir un objet disciplinaire simple, ou au contraire n'est-elle pas nécessairement un objet complexe, en telle sorte que telle ou telle discipline ne puisse en éclairer que tel ou tel segment, telle ou telle dimension, une science «totale» de la biographie — si on veut en maintenir l'idée — ne pouvant se construire qu'à la faveur d'une démarche interdisciplinaire?

A cette question, ma réponse (banale) sera: La biographie est un objet complexe. Il n'y a pas une discipline qui puisse la résumer, l'épuiser. Il n'y a pas une science de la biographie, il y a des *sciences biographiques*. Et si donc nous voulons maintenir à tout prix l'hypothèse d'une science de la biographie, celle-ci ne pourra se construire que dans les branchements et les *articulations interdisciplinaires* des sciences biographiques.

1.3. *Cornelius Castoriadis: un découpage du champ*

Pour progresser, je voudrais à présent me référer à Castoriadis et à une proposition qu'il émet d'un découpage du champ.

Castoriadis, français d'origine grecque, est

l'auteur d'une oeuvre considérable dans le champ de la philosophie, de l'anthropologie, des sciences sociales et de la psychanalyse. A ce stade, je me contente de lui emprunter une idée qu'il a développée en particulier dans «*L'état du sujet aujourd'hui*» (1986).

Dans ce que nous sommes comme individus, Castoriadis distingue *quatre dimensions*. Chacun d'entre nous est: (1) *corps*, organisme vivant et à ce titre déjà, *pour soi* (en un certain sens, récemment réaccentué, l'être vivant en tant que vivant est autonome); (2) *psyché*, à savoir imaginaire radical, surgissement ininterrompu et immaîtrisé de représentations affectives intentionnelles; (3) *individu social*, constitué dans et par la rencontre avec l'institution sociale; (4) *sujet*, capable (potentiellement) de réflexivité (de retour sur soi et de mise en question de soi) et de volonté (les résultats de notre processus de réflexion intervenant dans la gestion de nos actes).

1.4. *Les Sciences Biographiques et la Place d'une Socio-analyse*

On ne peut pas ici développer plus avant le contenu des concepts introduits par Castoriadis. On montrera donc simplement comment ces concepts pourraient être utiles pour le *découpage des sciences ou disciplines biographiques* et pour le *positionnement*, à l'intérieur de celles-ci, *d'une socio-analyse* ou socio-biographie. Le Tableau 1 a été construit à cet effet.

1.4.1. Commentaires du Tableau

On a différencié des disciplines qui privilégieraient l'approche d'une parmi les quatre dimensions distinguées par Castoriadis. Notons que: (1) l'inventaire des disciplines ne se veut nullement exhaustif; (2) par psycho-biologie, nous visons le plus gros de la *psychologie expérimentale* (on pourrait défendre la thèse selon laquelle celle-ci a été et est surtout — y compris comme psychologie cognitive — une étude de l'être humain comme pour soi vivant); ceci n'exclut pas toutefois que certains courants de la psychologie qui utilisent la méthodologie expérimentale ne puissent fournir un apport pour l'étude d'autres dimensions (on pense en particulier, dans la psychologie sociale, au

TABLEAU 1
Découpage des sciences biographiques et place d'une socio-analyse

Dimensions de l'être humain comme être individuel	Pour soi (vivant)	Psyché	Individu social	Sujet
Disciplines	Psychobiologie	Psychanalyse (Psychoanalyse)	Socioanalyse	Phénoménologie
Sciences biographiques	- ?	Biographie psychanalytique ou psychobiographie	Biographie d'orientation socioanalytique ou sociobiographie	Biographie phénoménologique

courant dit «*identité sociale*», fondé par Tajfel, apport pour une étude de l'individu social); (3) la place d'une *socio-analyse* (qui à vrai dire n'existe pas encore) est désignée en tant que discipline prenant pour objet d'étude l'individu social: (a) le *terme* de «socio-analyse» est emprunté à Bourdieu (on y reviendra): ne pas confondre avec «sociopsychanalyse» (Gérard Mendel) ou «socioanalyse» (analyse institutionnelle en situation d'intervention: Lapassade, Lourau, Hess, ...); (b) la (potentielle) socio-analyse se démarque tant de la sociologie (elle est étude de *l'individu* et non de formes collectives) que de la psycho-analyse (qui croit épuiser l'étude de l'individu humain, alors même qu'elle ne s'adresse qu'à la psyché, et néglige, voire occulte l'individu en tant qu'individu *social*).

On a ensuite tiré les implications possibles en ce qui concerne les «sciences biographiques». Notons que: (1) il ne semble pas que la psychobiologie puisse fournir les apports pour une étude de la biographie (on a toutefois maintenu la question en suspens); (2) on pourrait prendre comme modèle d'une *biographie phénoménologique* le premier essai biographique de Sartre

consacré à «*Baudelaire*» (le premier Sartre accentue de manière quasi exclusive le thème du sujet et de la liberté et, dans le cas de Baudelaire, montre comment l'histoire de ce dernier s'origine dans un «choix» qu'il a fait de lui-même).

Nous avons pu ainsi expliciter les réponses que nous avons données à notre question. Y-a-t-il une science de la biographie? Non. Il y a *des sciences* de la biographie et, dans ce cadre, il y a à construire une *discipline nouvelle*, une approche biographique d'orientation *socio-analytique*. Ou encore: s'il doit y avoir une science (totale) de la biographie, celle-ci ne pourra se constituer que dans *l'articulation interdisciplinaire des sciences de la biographie*.

Deux questions découlent de ces réponses:

- 1 — Peut-on dire davantage au sujet de la socio-analyse?
- 2 — Peut-on mentionner quelques démarches qui travaillent dans l'optique de l'articulation interdisciplinaire?

1.5. *Socio-analyse et Sociologie*

Disons d'entrée de jeu que celui qui paraît

être allé le plus loin dans la position des problèmes de fond liés à la construction de ce que j'appelle une socio-analyse, est *Lucien Sève* (philosophe marxiste français, prétendant poursuivre le projet de Politzer; auteur de «Marxisme et Théorie de la personnalité», 1969).

Le problème qui se pose ici est le problème du *rapport de la socio-analyse avec la sociologie*. On a laissé entendre ci-dessus que la socio-analyse devait se gagner à la fois contre la sociologie et contre la psychanalyse. On doit ajouter à présent: la socio-analyse doit aussi se construire *avec* la sociologie. Pourquoi? Parce que l'individu social est cet individu qui se constitue, a-t-on dit, dans et par la rencontre avec l'institution sociale. Sève dit dans son langage: *la personnalité historico-sociale² se constitue dans et par l'engrenage de l'individu humain (vivant psychique) dans les rapports sociaux.*³ D'où, dira Sève, pour la construction de la science de la personnalité historico-sociale, la science pilote ne peut être que la science des rapports sociaux, c'est-à-dire pour lui, en tant que marxiste, le matérialisme historique. En d'autres termes, dit plus simplement, *le socio-analyse doit aussi être sociologue*. On ne peut faire de la socio-analyse que si l'on a un solide bagage sociologique et un cadre de référence sociologique (sur ce point, l'association à laquelle j'appartiens, l'ARBRH, tend à se référer de manière privilégiée, bien que non exclusive, à *la sociologie de Pierre Bourdieu*).

Toutefois il y a un piège, celui de *réabsorber la socio-analyse dans la sociologie* et d'en réduire la spécificité irréductible. A cet égard, je dirais que: Castoriadis tombe dans le piège; Bourdieu perçoit l'écart, mais ne le travaille pas; seul Sève, analysant de manière aiguë le problème, émet des propositions pour l'élaborer.

Tant Sève que Castoriadis admettent que, *dans le social lui-même* (en tant que collectif irréductible aux individus), on trouve: (Sève) des

² Sève appelle «personnalité historico-sociale» ce que j'ai appelé, avec Castoriadis, l'individu social. Mendel parle pour sa part de «personnalité psychosociale».

³ La prétention de Sève est de jeter les bases d'une théorie de la personnalité humaine qui doit être pour l'essentiel, une théorie de la personnalité historico-sociale.

«formes historiques de l'individualité» (par exemple «le capitaliste» et «le prolétaire»). (Castoriadis) des «*types historiques d'individu*» (le capitaliste et le prolétaire, seigneur et le serf, l'homo sovieticus, l'homme et la femme, etc.). On pourrait rapprocher ces concepts de ce que Bourdieu a appelé des *habitus de classe*. Bourdieu entend par «habitus» des manières (incorporées) d'être, de sentir, de penser, d'évaluer, de tenir le corps, ...; et, pour sa part, il a élaboré une théorie des *habitus de classe*, à savoir des *habitus* caractéristiques des diverses classes sociales (*habitus* populaire, petit-bourgeois, bourgeois) et construits à partir des conditions d'existence auxquelles sont soumises ces diverses classes. Et on ajoutera encore que l'étude de ces objets-là («formes historiques de l'individualité», «types historiques d'individu», «habitus de classe») appartient *de droit à la science sociale*.

Quel serait alors le piège? Il consisterait à *considérer que l'individu social n'est rien d'autre qu'un décalque ou un produit intériorisé* des formes historiques de l'individu, ou qu'une incarnation répliquative d'un *habitus de classe*.

Castoriadis tombe dans le piège: pour lui, l'individu social se constitue purement et simplement par appropriation de types historiques d'individu (ceux-ci, dit-il, sont reproduits et répliqués tels quels dans les individus à des milliers, voire des millions d'exemplaires).

Bourdieu perçoit l'écart, mais ne le travaille pas. Il a des formulations explicites dans lesquelles il dit, par exemple: l'*habitus* de l'individu singulier est un *habitus* singulier, il n'est pas seulement le décalque monotone d'un *habitus de classe*. Bref, Bourdieu perçoit l'écart entre l'individu social singulier et l'individu social générique. Mais il ne le travaille pas: l'individu social singulier ne l'intéresse pas.

Sève se rend compte du problème et l'analyse finement. Ce capitaliste-ci ou ce prolétaire-ci écrit-il se référant à Marx lui-même, n'est pas une simple répliquative du capitaliste ou du prolétaire en général. L'ambition de Sève est bien de jeter les bases d'une *théorie de la personnalité historico-sociale singulière*. Cela suppose de reconnaître que la personnalité historico-sociale a une *consistance propre* vis-à-vis des rapports sociaux, et, pour attester cette

consistance, de construire une sorte de *topique* de la personnalité historico-sociale (qui ne peut être la topique de l'appareil psychique freudien). C'est sur ce point que Sève émet des propositions, mais qui, malheureusement, me paraissent faibles.⁴ Au fond, Sève a indiqué une exigence, mais il n'y a pas lui-même répondu. Pour ma part, je serais tenté — pour faire avancer la question, sans penser qu'il puisse s'agir là d'une solution définitive — de proposer une théorie de l'individu social ou de la personnalité historico-sociale fondée sur le concept de «capitaux» (proposition déjà suggérée par Francis Loicq): la personnalité historico-sociale serait un *composé complexe, dynamique, historique de capitaux* (économiques, sociaux, culturels et symboliques, les habitus y figurant comme composants du capital culturel).

1.6. *Essais d'Articulations Interdisciplinaires*

Faute de temps, je serai très bref sur ce point, me contentant de mentionner deux auteurs: Vincent de Gaulejac et Jean-Paul Sartre.

Dans son remarquable essai sur «*La névrose de classe*» (1987), Vincent de Gaulejac propose une démarche se situant à l'articulation de référents sociologiques et psychanalytiques, je dirais dans mon langage inspiré de Castoriadis: à l'articulation de l'individu social et de la psyché.

Enfin, le dernier Sartre, qui ouvre la phénoménologie existentielle aux apports du marxisme et de ce qu'il appelle des sciences auxiliaires (travaillant les chaînons intermédiaires, les médiations entre le macro-social et l'individu singulier) — parmi lesquelles la psychanalyse — débouche, à travers son essai sur Flaubert («*L'idiot de la famille*», 1971), sur une tentative de biographie *totalisante*, articulant individu social, psyché et sujet (l'originalité de Sartre demeurant de faire apparaître, dans l'histoire d'une vie, le moment de la subjectivité).

Terminons par une dernière question, qui est un *dilemme*. Faut-il dès à présent travailler à l'articulation interdisciplinaire? N'est-ce pas prémature? N'y a-t-il pas là une fuite en avant? *Ne faut-il pas d'abord consolider (voire fonder) la socio-analyse proprement dite?*

⁴ Pour plus d'informations sur les propositions de Sève, cf. M. Legrand, 1983.

2. METHODE, PRATIQUES

La science, y inclus une science de la biographie, ne peut se construire que dans l'articulation de la théorie et de la pratique. Lucien Sève, malgré ses avancées théoriques, a complètement fait l'impasse sur cette dimension pratico-empirique. Se voulant continuateur de Politzer, il a négligé l'indication méthodologique de Politzer, que je rappelais ci-dessus: la méthode empirique appropriée à l'approche de la vie concrète, dramatique de l'homme, disait Politzer, est la *méthode du récit*. En ce qui nous concerne, nous nous réapproprions cette indication, en même temps que nous nous branchons de cette manière sur la tradition de l'approche par le *récit de vie* issue des sciences sociales. Avec ceci de spécifique que, pour nous, le récit de vie est plus qu'une méthodologie qualitative de recherche: la pratique du récit de vie est aussi une pratique d'*intervention*. Par là, nous nous inscrivons franchement dans la mouvance des *sciences humaines cliniques*.

2.1. *Introduction*

2.1.1. *Récit de Vie*

Au départ, nous pouvons entendre récit de vie dans un *sens très large*. Il y a récit de vie quand *une personne concrète, singulière, qui parle en première personne, qui dit «je», se raconte, raconte sa vie*, son histoire, oralement ou dans l'écrit (je dis aussi «dans l'écrit»: nous retrouvons ainsi la référence au roman autobiographique, qui peut être un matériau précieux).

A partir de là, on peut poser deux questions.

1. *Qu'implique exactement ce choix d'approcher de manière quasi exclusive, l'histoire d'une personne par le récit de cette histoire par la personne elle-même?*⁵

La biographie est aussi un genre historique (cf. la biographie des grands personnages historiques). Or, je ne crois pas qu'il viendrait à l'historien l'idée d'écrire la biographie de quelqu'un en se basant exclusivement sur les récits qu'il a laissés de lui-même (par exemple

⁵ Notons le double sens du mot «biographie»: la vie, l'histoire d'une personne et l'écriture de cette vie, de cette histoire.

journal intime). Ceux-ci seraient un matériau précieux, mais à soumettre à la critique historique et à compléter et recouper par d'autres documents ou témoignages.

2. *Il y a récit et récit.* Si on considère les divisions disciplinaires dont il était question plus haut, la pluralité des sciences biographiques, *qu'est-ce qui fait qu'un récit est socio-analytique*, est pertinent du point de vue socio-analytique?

On devrait ici introduire l'idée de *dispositif*, qui peut être éclairée par la référence à la psychanalyse (qui est pour moi un pôle de confrontation et de comparaison privilégié). La psychanalyse, quand elle se fait pratique, met en place un dispositif, le dispositif de ce qui s'appelle encore souvent la cure. Ce dispositif est réglé, normé. On peut penser qu'il est approprié, par les règles qui l'organisent, à mobiliser la psyché, à mettre la psyché en état de fonctionnement purifié. Ainsi, le «récit de vie» qui est inlassablement produit à la faveur du dispositif psychanalytique, est un récit de vie congénial à l'ordre de la psychobiographie.⁶ D'où ma question: que serait un *dispositif socio-analytique* approprié à l'étude, non de la psyché, mais de ce que j'ai appelé l'individu social?⁷

2.1.2. Récit de Vie-Recherche et Récit de Vie-Intervention

Nous avons l'habitude de distinguer deux

⁶ On pourrait toutefois se poser la question: le discours produit par la personne en analyse est-il un «récit de vie», fût-ce au sens large défini ci-dessus? Le récit de vie présuppose un «Je» constitué, alors que peut-être la méthode analytique a pour sens de briser ce «Je» constitué pour laisser venir, par bribes et morceaux, en fragments éclatés, des productions psychiques (fantasmes, rêves, ...). Notons que, lorsque Politzer pensait à la méthode du récit, il se référait à la méthode analytique des associations libres.

⁷ Je peux, explique Serge Doubrosky dans «*Le Livre brisé*», raconter deux vies qui sont les miennes et pourtant différentes, et pourtant tout aussi vraies l'une et l'autre, celle que je me suis construite (ou qu'on m'a construite) en analyse, sur le divan articulée autour de l'oedipe, et celle qui résulte de mon être de classe et de race. ... «Je suis quelque part à l'intersection de schémas qui ne sont pas superposables. Je gis sous un oedipe gros comme une montagne. Je geins dans l'étau des contradictions de classe et de race»(p. 276). Cf. chapitre, «L'autobiographie de Tartempion» (pp. 251-277).

pratiques de l'approche biographique par le récit de vie: la pratique de recherche et la pratique d'intervention. Entre ces deux pratiques, il y a à la fois des *différences* notables et caractéristiques, en même temps que des *ressemblances* et des points communs. On ne peut pas en effet différencier absolument le récit de vie-recherche et le récit de vie-intervention.

1. Dans les deux cas, il y a un ou des *narrateurs*, un ou des *narrataires*. Les narrateurs: ceux qui se racontent; les narrataires: ceux qui sont en position d'écoute et de stimulation du récit des premiers (et qui ne se racontent pas).

Dans les deux cas, on peut utiliser des *outils techniques simples* pour stimuler le récit (de ceux-ci, je parlerai précisément à propos du récit de vie-intervention, parce que c'est à cette occasion qu'ils sont surtout d'usage, bien qu'ils puissent être utilisés aussi dans le récit de vie-recherche).

2. La différence principale est dans la *finalité* et, partant, liée à celle-ci, dans une *modalité du rapport narrateur-narrataire*.

Dans le récit de vie-recherche, la finalité principale est la *recherche*. Il y a un ou des chercheurs qui étudient un thème, une question, et ils font la démarche d'aller vers des personnes concernées par ce thème, par cette question. *C'est le chercheur qui est demandeur*: seriez-vous disposé à m'aider, à collaborer avec moi? Accepteriez-vous de vous raconter?

Dans le récit de vie-intervention, la finalité principale est de *permettre à une ou des personnes de faire un travail sur elle(s)-même(s)*. *Les personnes narratrices sont demandeuses* de ce travail. Dans ce cas, il y aura versement d'*argent*, paiement des narrataires par les narrateurs (dans le premier cas, on pourrait imaginer l'inverse: les narrataires paient les narrateurs).

(Il faudrait encore ajouter une troisième dimension: la *formation*. Une finalité qui peut être celle des personnes qui participent comme narratrices à une activité de récit de vie-intervention, ce peut être aussi la formation: se former à l'approche et à la méthode biographique).

3. On ne peut pas opposer de manière absolue

le récit de vie-recherche et le récit de vie-intervention: il y a toujours à la fois *recherche et intervention, intervention et recherche*.

La personne qui agréé à la demande d'un chercheur et accepte, pour lui, de se raconter, va aussi effectuer un travail sur elle-même. On peut penser que, si elle accepte, c'est qu'elle y voit un intérêt pour elle-même. Cette dimension doit être prise en compte.

Inversement, le récit de vie-intervention est l'occasion, pour les narrataires, d'une recherche poursuivie.

2.2. Le Récit de Vie-Recherche

2.2.1. La Recherche d'Anne-Marie Daneau

Mon premier contact avec le récit de vie-recherche a été un contact effectué à travers la recherche entreprise par Anne-Marie Daneau (qui a débouché sur un mémoire présenté à la FOPA sous le titre: «*Romans personnels. Traits d'histoires communes*», 1988). Je voudrais m'attacher un peu à cette recherche, car elle me paraît exemplaire.

Le point de départ est le choix d'approcher, par la méthode du récit de vie, le thème de la «représentation sociale de la maladie mentale» chez des *femmes d'origine ouvrière, hospitalisées pour la première fois en psychiatrie*.

2.2.2. Recueil des Récits

Comment A.-M. Daneau a-t-elle procédé? Elle a très vite abandonné la référence au thème de la représentation sociale comme thème privilégié a priori. Sa démarche a été très inductive. Elle a obtenu l'accord d'un hôpital psychiatrique qui l'a autorisée à rencontrer des patients. Elle a d'abord créé une situation de rencontre avec trois patientes volontaires (démarche qu'elle a appelé «pré-test»), et elle leur a demandé: quelles sont pour vous les questions importantes? Elle les a écoutées, les a enregistrées et, à partir de là, a constitué un *premier «aide-mémoire»*, à savoir une première liste de thèmes, catégories, questions, qui a servi de grille d'entretien pour le recueil des récits de vie proprement dits.

Elle a en fait recueilli *trois récits*, en situation individuelle, donc le récit de trois patientes

volontaires (différentes des trois premières) avec lesquelles elle a établi un *contrat* précis: nombre, lieu, durée des entretiens: les personnes doivent accepter d'être enregistrées, elles savent que leur récit servira à la production d'un mémoire, on leur garantit la confidentialité; la narrataire précise qu'elle ne fait pas partie de l'équipe thérapeutique, et qu'il n'y aura pas de contact à ce niveau entre elle et le personnel soignant de l'hôpital, ...

Le *processus* qui se déroule alors peut être schématisé comme dans le Tableau 2.

La «*tierce personne*» est une personne qui a une expérience de la pratique du récit de vie et qui, entre deux entretiens, après avoir lu de son côté la retranscription de l'entretien, rencontre le narrataire, l'aide à prendre distance et à analyser le matériel (moment dit d'*«interanalyse»*).

2.3. Analyse des Récits

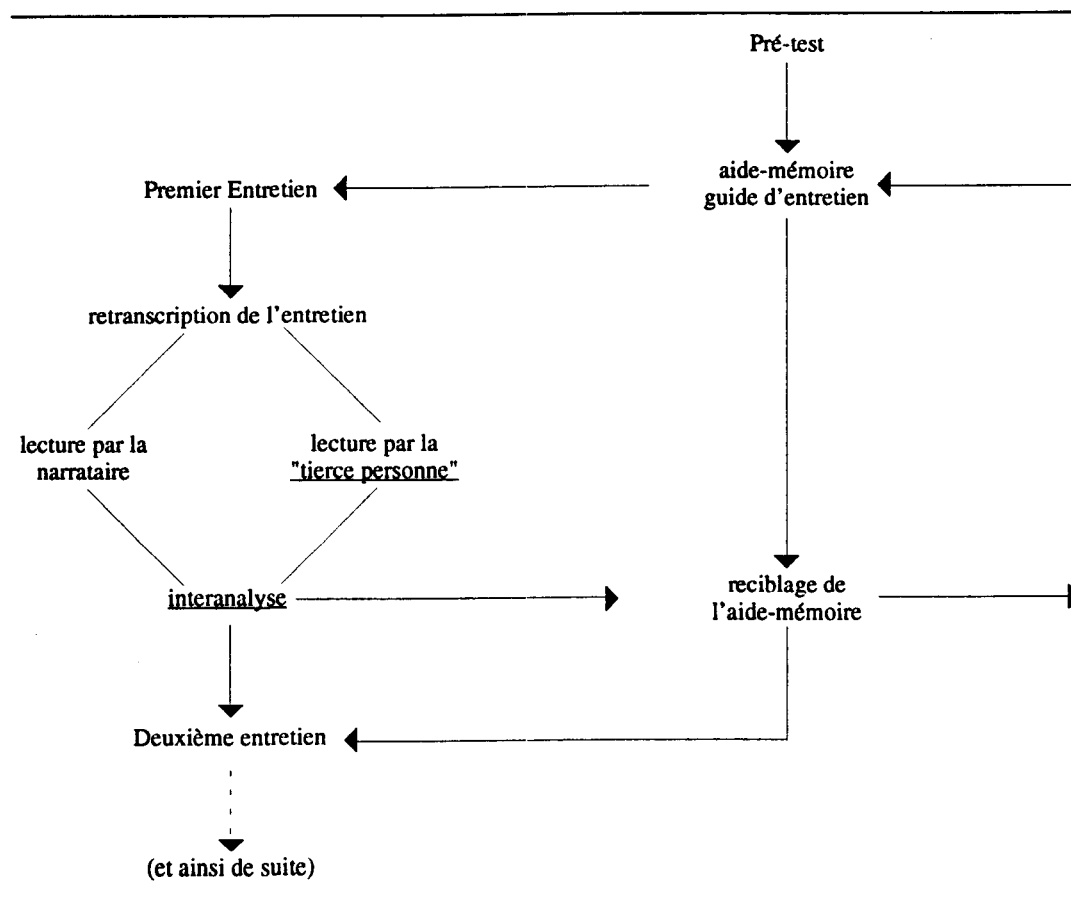
Après la phase de recueil des récits, vient la phase d'analyse systématique du matériau. Pour moi, cette phase demeure un problème, que je maîtrise mal. On a un matériau de récits concrets, touffus, complexes. Comment le débrouiller, l'analyser, l'interpréter de manière méthodique?

Ici s'opère une rencontre avec les méthodes connues comme méthodes d'*analyse de contenu*. Par ailleurs, je signalerais que le texte méthodologique le plus précis pour l'utilisation du récit de vie comme méthode de recherche est, à ma connaissance, celui de Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut: *Les récits de vie: théorie et pratique* (1983).

Une manière de faire — relativement rudimentaire et artisanale — consisterait à *dégager des thèmes* et à réorganiser le matériau d'après ces thèmes. Ce qui suppose de repêcher tous les extraits de récits qui ont rapport à chacun de ces thèmes. Cela peut se faire par le travail de l'esprit «naturel» («humain»): lecture, choix des extraits, découpage, usage du ciseau et de la colle, etc; ou — peut-être — par l'intermédiaire de l'esprit «artificiel» (de l'ordinateur): la question de la mise au point d'un programme permettant cela reste posée.

Voici comment, me semble-t-il, A.-M. Daneau a procédé. Je distinguerais *deux temps de l'analyse*: (1) Le matériau est réorganisé d'après

TABLEAU 2



des *thèmes*. Ces thèmes sont ceux de l'aide-mémoire, retravaillé et recible au fil des entretiens. Dans l'écrit final (le texte du mémoire), les thèmes sont passés en revue, ce qui s'y rapporte est synthétisé, un sens est dégagé, des extraits de récit significatifs illustrent ce sens; (2) On ne peut se contenter de ce premier temps de l'analyse: dans un deuxième temps, on procédera à une *interprétation par rattachement à une ou plusieurs hypothèses et à un corpus théorique*. Dans ce cas d'A.-M. Daneau, cette opération s'est effectuée à posteriori, après coup (pas d'hypothèse précise, ni de corpus clair a priori). Voici une hypothèse qui a été émise a posteriori⁸: une des sources

⁸ Les résultats principaux de la recherche ont été synthétisés dans un article de «*Perspectives*» (12, Dec. 1988).

de la souffrance psychique de ces trois femmes est la *contradiction vécue entre deux «modèles» de femmes*: la femme traditionnelle, épouse et mère, et la femme moderne, autonome (un peu comme si on leur adressait le message suivant: «tu dois être autonome, mais prends garde: reste bonne mère et bonne épouse»). Enfin cette hypothèse a été formulée dans les termes d'un modèle théorique issu de Sergio Piro («*Le technique della liberazione*», 1971): pour Piro, la souffrance psychique est liée à une contradiction interne (ou à un conflit psychique) entre deux «lignes» (intériorisées), qui sont elles-mêmes le reflet, au plan psychique, de lignes sociales (on pourrait ici remplacer «lignes» par «formes historiques d'individualité» ou «types historiques d'individu», en l'occurrence des

«modèles de femme», ou encore par «habitus» de sexe).⁹

2.2.4. Autres Recherches

Anne Noel a mené, selon la même méthodologie qu'A.-M. Daneau, une recherche sur les *carrières institutionnelles en psychiatrie* (cf. «*Carrière psychiatrique et histoire de vie*», 1989).

Recherches en cours sur:

- patients «alcooliques» (cf. ci-dessous)
- femmes maghrébines immigrées en situation de crise (accueillies dans un home d'accueil).

Recherches en projet sur:

- chômage
- quart monde
- trajectoire sociale de personnes psychanalysées.

2.2.5. Recherche sur l'Alcoolisme

Francis Loicq et moi-même avons commencé une recherche sur l'alcoolisme. Nous bénéficions également, pour cette recherche, de la collaboration d'Yvonne Wetzels, étudiante en psychologie à l'Université de Louvain, qui prépare son mémoire sur le sujet. Dans le cadre de cette recherche, nous procédons actuellement au recueil de *trois récits de vie de patients «alcooliques»*, qui sont ou ont été hospitalisés à l'Institut Psychiatrique «La Clairière» à Bertrix (qui nous a offert sa collaboration).

Notre dispositif de travail est un peu différent, sur certains points, de celui d'A.-M. Daneau. En particulier: (1) nous n'avons pas procédé à un pré-test¹⁰; (2) la pratique de l'interanalyse est moins systématique¹¹.

⁹ Pour une introduction à Piro en langue française, cf. mon ouvrage sur la «*Psychiatrie alternative italienne*» (1988).

¹⁰ A.-M. Daneau avait la volonté de faire émerger les thèmes pertinents du discours des personnes elles-mêmes (d'où le sens du pré-test). Elle voulait son attitude, au moment des entretiens, aussi non directive que possible (elle compare même son écoute à ce que les psychanalystes appellent l'écoute flottante). Pour notre part, par contre, nous avons choisi d'explorer systématiquement le matériau qui est, selon nous, pertinent du point de vue socio-analytique. Notre

Nous avons procédé à une *étude préliminaire de la problématique de l'alcoolisme*.¹² Dans cette étude, nous avons dégagé une hypothèse de travail. Cette hypothèse porte sur le moment du *basculement* (notion reprise à O. Kutty et C. Macquet, 1988). A vrai dire, la notion de basculement telle qu'utilisée par ces deux auteurs nous paraît ambiguë. On peut distinguer en effet deux moments de basculement. Un premier moment de basculement intervient lorsqu'un seuil est franchi dans le rapport de la personne à l'alcool (une manière de formuler ce moment serait la suivante: le recours à l'alcool qui était recherche de solution à un problème, devient lui-même problème). Quant au deuxième basculement (que semblent privilégier Kutty et Macquet), il correspondrait au moment de l'étiquetage (souvent auto-étiquetage). Notre hypothèse porterait plutôt sur le premier basculement: dans certains cas, le basculement correspondrait à un *moment biographique caractérisé par une surdétermination de contradictions psychosociales* (hypothèse issue de de Gaulejac et de Piro).

Il faut toutefois insister sur un point: notre recherche se veut avant tout *exploratoire*. Plutôt qu'à tester une hypothèse (nous prenons l'hypothèse ci-dessus «cum grano salis»), elle veut servir à *faire émerger des hypothèses, formulables dans le cadre socio-analytique*. Ce que nous faisons en fait, c'est explorer l'histoire de vie de l'alcoolique selon les perspectives de notre approche (mise en jour et exploration d'un matériau socio-analytique), de façon à voir si la reconstruction que nous pourrions opérer avec nos outils de cette histoire de vie pourra jeter

attitude est assez «directive» (questionnement actif). Ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse se laisser «surprendre» par le matériel et réorienter un questionnement en fonction de ce qui surgit sans avoir été attendue.

¹¹ Nous pratiquons néanmoins l'interanalyse car celle-ci nous paraît essentielle (simplement, nous ne l'avons pas pratiquée chaque fois): elle aide à la prise de recul du narrataire et à la formulation d'hypothèses. Nous la pratiquons au sein de l'équipe de travail (F. Loicq est la «tierce personne» de M. Legrand et inversement; M. Legrand est la «tierce personne» d'Y. Wetzels).

¹² Cf. M. Legrand *Notes diverses en vue de la conception d'un projet sur «Récit de vie et alcoolisme»* (1989).

un éclairage sur le rapport de l'alcoolique à l'alcool, sur la *place* qu'est venu occuper l'alcool dans cette vie. L'entreprise est donc aventureuse. Peut-être notre approche ne projettera-t-elle aucun éclairage sur ce problème. Peut-être projettera-t-elle un éclairage partiel (en toute hypothèse, notre éclairage ne pourra être que partiel). Mon sentiment est que, sans doute, nous pourrions éclairer *certains aspects du contexte à l'intérieur duquel la conduite alcoolique vient prendre sens* (nous ne cherchons pas des causes et sommes d'avis comme beaucoup qu'il faut cesser de chercher des causes de l'alcoolisme). Toutefois, il est possible que, lorsque l'emballement alcoolique se produit, intervient un mécanisme de répétition spécifique pour lequel nous n'avons pas d'outil d'analyse (ce mécanisme serait d'un autre ordre, peut-être psychique, que les phénomènes socio-analytiques); Philippe Lekeuche (inédits et conversations privées) évoque une sorte de trou (homologue à ce que les astrophysiciens appellent les «trous noirs») dans lequel s'engouffre la vie de l'alcoolique (à ce moment et en un certain sens, l'alcoolique n'aurait plus d'histoire).

2.3. *Le Récit de Vie-Intervention*

Comme je l'ai déjà dit, la pratique du récit de vie-intervention est ce qui fait notre *originalité*. Non pas que nous soyons les seuls à développer ce type de pratique (cf. les groupes d'intervention organisés depuis plusieurs années par V. de Gaulejac et ses collaborateurs sous l'intitulé «*Roman familial et Trajectoire sociale*»). On peut dire toutefois que de manière générale, le récit de vie-intervention est peu pratiqué.

C'est aussi par là que nous nous inscrivons dans la mouvance des *sciences humaines cliniques*.¹³

¹³ Je n'ai pas la place ici pour développer le concept de «science humaine clinique». Il est plus qu'urgent à mon sens de défendre la dignité et l'originalité des «sciences humaines cliniques» et d'en élaborer l'epistémologie propre. En outre, je pense que la *matrice historique des sciences humaines cliniques est la psychanalyse*. D'où l'importance de celle-ci comme terme de comparaison. Nous avons à mesurer ce que nous avons en commun avec la psychanalyse et en même temps ce qui nous en différencie.

On pourrait parler, à propos de ce que nous faisons, de «sociologie clinique» (de Gaulejac) ou de «psychologie sociale clinique».

En quoi consiste le récit de vie-intervention? La pratique de l'intervention que nous maîtrisons le mieux, et qui nous semble jusqu'à nouvel ordre la plus féconde, est celle de *l'intervention groupale*. Une pratique individuelle en face à face, entre un narrateur et un narrataire n'est nullement exclue, mais nous en avons moins d'expérience (c'est une forme de pratique que nous commençons d'explorer en fonction des demandes que nous recevons; nous devons bien mesurer l'intérêt spécifique de celle-ci et ses limites par rapport à l'intervention groupale).

Toujours est-il que je parlerai ici essentiellement de la pratique d'intervention groupale, qui constitue en quelque sorte notre *méthode-type* (on sait que les psychanalystes parlent de «cure-type»).

Le groupe est composé de 5 à 7 narrateurs et d'1 à 2 narrataires, que nous appelons aussi animateurs.

Les narrateurs vont être stimulés à produire un récit.

Comme je le disais plus haut, pour stimuler le récit, nous utilisons quelques *outils techniques simples*, par exemple¹⁴: (a) *l'arbre généalogique*. Ceci indique notre souci d'enraciner l'histoire de vie individuelle dans le territoire familial. L'arbre généalogique que nous demandons est un arbre «socio-analytique», qui inclut, à titre essentiel, pour chacun des personnages, des indicateurs de position sociale (profession, études, ...); (b) *le dessin sur le projet parental*; (c) *la lecture d'extraits de romans auto-biographiques*; (d) *la ligne de vie*¹⁵.

Sur la base de ces stimulants, chacun des narrateurs va être ainsi amené à produire un récit. Chacun disposera, pour son récit propre, d'une plage de temps de 6 à 8 heures (la durée totale d'un groupe fluctue donc entre 30 et 50 heures).

Le récit peut être axé de manière privilégiée *sur telle ou telle dimension de la vie*, selon les

¹⁴ Cf. aussi V. de Gaulejac («Les supports méthodologiques», pp. 276-289). La list ci-dessous est indicative, non exhaustive.

¹⁵ Pour ces deux derniers outils, nous avons été inspirés par: J.Y. Rochex, «Biographie, rapports sociaux et rapport à la scolarité».

choix opérés au départ. Par exemple, on travaillera davantage sur la trajectoire professionnelle ou sur la trajectoire conjugale.¹⁶ Toutefois, il est clair que toutes les dimensions, tous les champs de l'existence sont intriqués: on ne peut limiter le récit à un seul champ: dans tous les cas, des articulations avec d'autres champs sont prises en compte.

Que se passe-t-il alors? J'explorerai brièvement ci-dessous trois phénomènes.

2.3.1. Attitude et Mode d'Intervention de l'Animateur

L'animateur a un rôle *très actif*. Il intervient beaucoup (ceci différencie fortement l'intervention socio-analytique de la psychanalyse).

En quoi consistent ces interventions? Il me semble qu'il faut considérer deux phases: la phase d'exploration et la phase d'hypothèse ou d'interprétation.

1. Dans une première phase, il s'agit pour l'animateur de *stimuler la production de matériel pertinent, d'aider le narrateur à l'exploration*. Cela se fait par des questions. L'animateur demande des précisions. Les questions posées sont aussi concrètes que possible. (J'ouvre ici une parenthèse importante. Le lecteur se demande peut-être depuis longtemps *ce qu'est ce «matériel pertinent»* dont on ne cesse de parler sans le définir précisément. Nous renvoyons ici à l'article de F. Loicq «*Le récit de vie centré sur l'héritage familial et la trajectoire sociale*», 1987. Cet article expose en effet de manière très concrète les *terrains* qui sont explorés par le récit de vie socio-analytique. On verra aussi comment la référence aux concepts de Bourdieu, notamment aux concepts des *capitaux* économiques, sociaux, culturels et symboliques, est ici centrale).

2. Le passage de la première à la deuxième phase est insensible. Les questions sont d'abord exploratoires et peuvent se déployer un peu tous

¹⁶ On peut imaginer d'autres possibles, non encore explorés par nous, par exemple, un groupe centré sur la trajectoire religieuse et idéologique.

azimuts.¹⁷ On s'aperçoit alors que, petit à petit, les questions sont plus orientées. L'animateur creuse une question qu'il approfondit. Un fil important apparaît à l'animateur, qu'il est occupé à dérouler. *Une hypothèse est en train de s'élaborer*. Ceci se fait toujours dans l'interéchange avec le narrateur et reste toujours très près du matériel concret. Certaines pistes sont abandonnées en fonction du matériau produit par le narrateur, d'autres sont reprises. Le processus est assez fin et subtil. Toujours est-il qu'à un moment donné, si la piste suivie a été féconde, une hypothèse se dégage plus clairement. Au départ, l'hypothèse a été implicite. A un moment donné, elle prend consistance. On pourrait dire que ce moment est celui où est formulée *une interprétation socio-analytique*. Une interprétation consistant toujours à mettre en rapport, à *nouer des liens* entre des éléments du matériau qui, au départ, n'avaient pas de lien apparent (un exemple simple: on mettra en rapport les modalités d'un choix d'études avec les modalités du rapport à un personnage familial, par exemple le père).

On signalera enfin une modalité possible d'intervention de l'animateur qui est d'un ordre assez spécifique: l'intervention de *recadrage sociologique*. Il s'agit aussi ici d'établir des liens, mais non plus entre deux aspects de cette histoire de vie et des processus sociologiques plus généraux (par exemple, on indiquera comment les évolutions d'un rapport à la condition féminine, observées dans une histoire concrète, renvoient à des évolutions sociales plus générales: cette histoire, tout en étant singulière, est aussi traversée par l'universel).

2.3.2. Place et Rôle du Groupe

Deux éléments sont ici à mentionner.

1. *Très vite, les interactions* dans le groupe d'intervention, *deviennent collectives, groupales*. Au départ, surtout en début de session, la relation se situe entre le narrateur et l'animateur.

¹⁷ Malgré que l'attitude de l'animateur soit très active, et cela d'entrée de jeu, il n'est pas faux de dire qu'il est en même temps en *situation d'insavoir*. Chaque histoire est singulière. Il s'agit à chaque fois d'une découverte. Il n'existe jamais d'hypothèse prédéterminée.

Celui-ci, en quelque sorte, montre la voie, indique le type de travail possible. Puis, petit à petit, tout le monde intervient, de la même manière que l'animateur: questions, demandes de précisions, formulations d'hypothèses. L'analyse devient groupale.

2. Peu à peu, *des résonances se produisent entre les participants*. Des comparaisons s'effectuent. On mesure des points communs et des différences. On continue sa propre analyse en écoutant le récit des autres. Ceci indique incontestablement une richesse spécifique de l'intervention groupale.¹⁸

2.3.3. Transfert et Contre-Transfert Socio-Analytique

Je définirai les phénomènes dont on va parler ici de la façon suivante: il s'agit des *relations qui se nouent dans l'intervention entre les membres du groupe d'intervention en rapport avec le matériau socio-analytique*.

On peut distinguer trois ordres de phénomènes appartenant à ce registre: (1) *Les relations entre les narrateurs*. J'en ai parlé plus haut en termes de résonances réciproques. Pour l'animateur, ces résonances font partie du matériau de l'analyse. Il doit avoir l'habileté de les débusquer, de les reconnaître et de permettre à ce qu'elles s'expriment et s'élaborent; (2) *Les relations qui vont du ou des narrateurs vers l'animateur*: il s'agit du *transfert socio-analytique* proprement dit. Ceci reste encore pour moi assez obscur. J'ai toutefois pu observer, au moins dans un cas, comment certaines positions prises dans l'intervention par un narrateur vis-à-vis du dispositif de l'intervention (critique du dispositif, rivalisation avec l'animateur) jouaient certaines caractéristiques marquantes de la personnalité historico-sociale du narrateur. En l'occurrence ici, le transfert s'exprimait sous forme de résistance de transfert. La tâche de l'animateur, alors, comme en psychanalyse, ne peut être que de tenter de reconduire cette résistance aux caractéristiques de la personnalité historico-sociale du narrateur: faire de la

¹⁸ On pourrait dire qu'une spécificité de l'intervention groupale est de produire une surdensité de matériau socio-analytique.

résistance de transfert une voie d'accès au matériau socio-analytique; (3) *Les relations qui vont de l'animateur vers le ou les narrateurs*: il s'agit du *contre-transfert socio-analytique* proprement dit. Ce phénomène, par contre, est très clair à mon esprit, puisque je le vis en première personne. Il est inévitable que le matériau socio-analytique produit par les narrateurs suscite des résonances chez l'animateur, et cela en fonction *de ce que lui-même est en tant qu'individu social*. Il peut s'agir, par exemple, d'identification forte à un narrateur, ou encore de réactions affectives négatives («mais c'est dégueulasse!»), qui renvoient à ses propres origines sociales ou à ses valeurs sociales intériorisées («ethos» selon Bourdieu). Comme en psychanalyse, le contre-transfert socio-analytique peut être un obstacle, mais aussi une ressource. Il est obstacle s'il n'est pas contrôlé ou maîtrisé. D'où l'impératif de le reconnaître, de l'analyser et de s'en distancer (naturellement, des dérapages ne sont jamais absolument exclus). Dès lors, lorsqu'il est reconnu, analysé, maîtrisé, il devient *ressource* pour l'élucidation et la compréhension du matériau. Comme le psychanalyste, le socio-analyste doit travailler avec son contre-transfert. Ceci implique une *exigence de formation*: la formation du socio-analyste — comme celle du psychanalyste — doit commencer par une entreprise de *socio-analyse personnelle*, qui n'est jamais achevée, toujours à poursuivre et à reprendre.

Nous terminerons par la question importante des *effets* du récit de vie-intervention. Par nature, en effet, et contrairement au récit de vie-recherche, le récit de vie-intervention veut avoir des effets, et des effets de *changement*, sur la personne qui se raconte.¹⁹ Qu'en dire?

Il nous paraît important de distinguer *deux types d'effet* induit par le dispositif: (1) Le premier effet recherché par le dispositif est de permettre aux personnes d'effectuer un travail

¹⁹ Ceci ne veut pas dire que le récit de vie-recherche ne puisse pas avoir d'effets. Nous pensons que tout récit de vie-recherche doit être attentif à ces effets possibles. Nous voulons simplement dire que ce n'est pas le but poursuivi. Dans ce cas, la première exigence déontologique est en tout cas de *ne pas nuire*.

socio-analytique; (2) Le travail socio-analytique s'effectuant, on devrait pouvoir en attendre des effets («seconds») sur la personne.

Cette distinction entre ces deux types d'effets a également son parallèle en psychanalyse. Le premier effet visé par le dispositif psychanalytique est de stimuler le travail psychique (associations, remémorations, fantasmes, rêves, ...). Toutefois, on s'attendra en général que ce travail psychique, à mesure qu'il s'effectue, produise des effets que l'on qualifiera habituellement de «thérapeutiques» (selon la célèbre formule, «la guérison venant de surcroît»).

Reprenons successivement ces deux points.

1. L'activation du travail socio-analytique

J'aurais tendance à dire, d'après mon expérience, *qu'en général ça marche*. Quand le dispositif est mis en place, ça marche et ça ne peut que marcher (la situation groupale est à cet égard très importante).

Il faudrait toutefois être plus nuancé: ça marche en général, mais ça ne marche pas toujours de la même façon pour tout le monde. Des *résistances* au travail socio-analytique peuvent être observées, et parfois elles demeurent et ne cèdent pas. Ces situations doivent encore être réfléchies.

Quels sont les *indicateurs* que «ça marche»? Il faudrait les systématiser.

L'indicateur le plus important n'est autre que *la libération et l'afflux de matériau socio-analytique* (comme il s'agit, en psychanalyse, de libération et d'afflux d'un matériau de représentations psychiques).

Un exemple. Entre deux séances au cours desquelles il travaille, un narrateur recherche et trouve une coupure de journal dans laquelle a été publié un reportage sur sa grand-mère (le thème de l'article est le monde rural, et lui-même a été conduit à travailler sur ses origines paysannes).

2. Effets de changement induits par le travail socio-analytique

Cette question est plus difficile. Il est inévitable que nous croisions ici le thème de la *thérapie*. A cet égard, il faut faire une distinction très importante: (a) En ce qui nous concerne, nous n'avons travaillé jusqu'ici qu'avec des «normaux»: des personnes qui, bien

sûr, comme tout un chacun, ont des problèmes, vivent des difficultés, traversent certaines crises personnelles, mais qui n'ont pas basculé dans quelque chose qui serait proprement de l'ordre psychopathologique. Si donc l'intervention socio-analytique est une thérapie ou une quasi-thérapie,²⁰ ce n'est à ce jour qu'une «*thérapie pour les normaux*», selon l'expression de Robert Castel; (b) L'intervention socio-analytique pourrait-elle devenir une forme d'intervention utile pour des *personnes qui vivent en état de souffrance psychique de niveau psychopathologique*? Nous n'en savons rien, et nous abordons ce problème avec une extrême prudence.²¹

Les considérations qui suivent concernent donc exclusivement les «normaux». Quels pourraient être, pour eux, les effets d'un travail socio-analytique?

Il faudrait ici reprendre une («belle») formule que nous avons l'habitude d'utiliser (elle figure dans la signification de l'ARBRH): nous voulons contribuer à une *réappropriation*, par les personnes, *de leur histoire*, faire en sorte que les personnes soient davantage *auteurs de leur histoire*, soient davantage *sujets*.

La formule est utilisée aussi bien par Castoriadis, parlant de la psychanalyse, que par Bourdieu, évoquant la socio-analyse. Ce qui m'a incité à construire le Tableau 3, qui compare psychanalyse et socio-analyse, et utilise la distinction entre psyché, individu social et sujet.

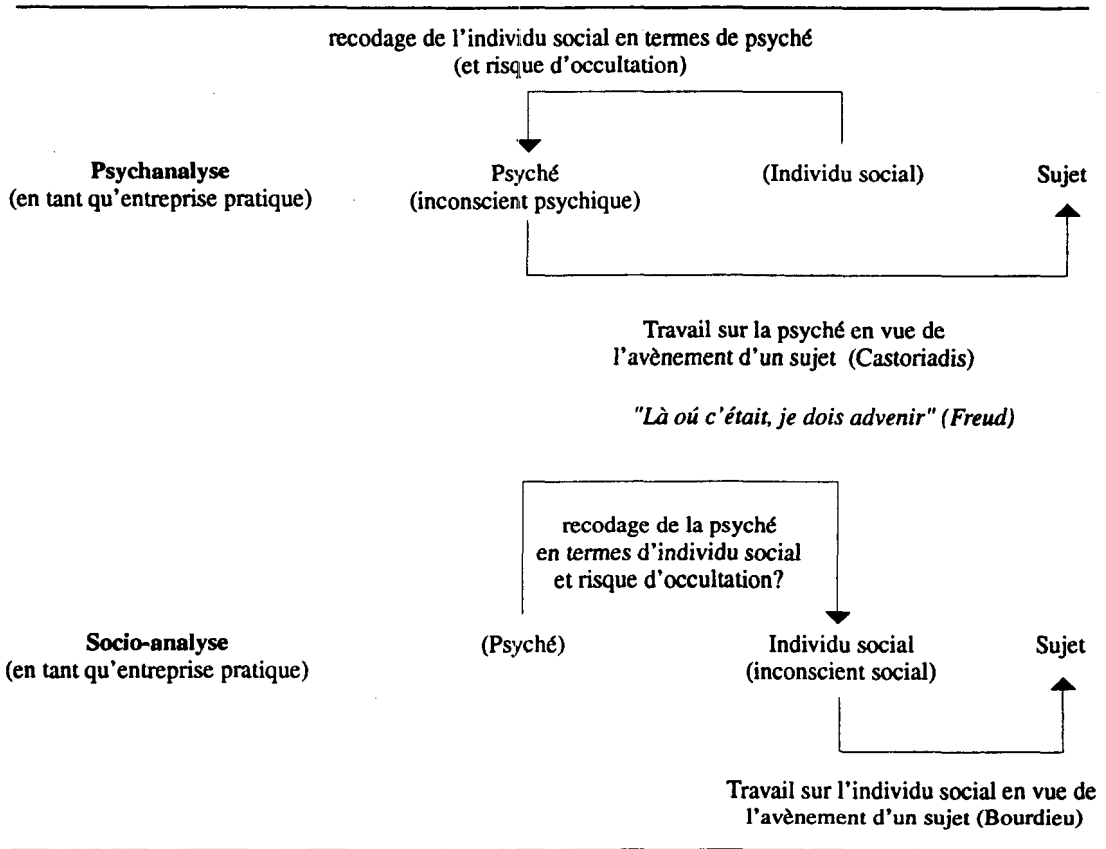
2.3.4. Commentaires du Tableau

La *psychanalyse* travaille sur la psyché et l'inconscient psychique, et tend à mettre

²⁰ Je tiens à signaler qu'Abdelmalek Sayad (1979), ayant recueilli le récit de vie d'une jeune fille algérienne aux prises avec les contradictions de l'immigration, a estimé que la socio-analyse ainsi entreprise avait rempli «une fonction analogue à la fonction attendue d'une cure». Je dis aussi parfois qu'il suffirait, pour que la «socio-analyse» devienne thérapie, que ça se dise et que ça se sache (s'il est vrais qu'un des facteurs communs essentiels de toute thérapie est l'attente croyante ou la foi expectante). Mais à ce jour, nous ne le disons pas.

²¹ Il est possible que, dans la continuité de la recherche entreprise sur l'alcoolisme en collaboration avec l'Institut Psychiatrique de Bertrix nous puissions animer un groupe d'intervention avec des patients alcooliques de cette institution.

TABLEAU 3
 Comparaison des effets de la psychanalyse et de la socio-analyse



l'individu social entre parenthèses. Lorsqu'elle rencontre l'individu social (et elle ne peut pas ne pas le rencontrer), elle en recode les expressions dans les catégories de la psyché (par exemple, elle interprétera le choix professionnel ou le rapport à l'argent en termes d'investissements libidinaux) et par là risque d'avoir un effet d'occultation de l'individu social.²² Enfin, par ce travail, la psychanalyse vise l'avènement d'un sujet, en sorte que, selon la célèbre formule freudienne «Wo Es war, soll Ich werden» («là où c'était, je dois advenir»), en sorte que l'être humain puisse se considérer comme «origine, certes partielle, de son histoire passée, comme aussi vouloir une histoire à venir et vouloir en être le co-auteur» (Castoriadis, 1986, p.37).

²² Cf. ma critique à ce propos dans la deuxième partie de «*Psychanalyse, science, société*» (1981).

Parallèlement, la *socio-analyse* travaille sur l'individu social et l'inconscient social (expression de Bourdieu) et peut-être tend-elle à son tour, lorsqu'elle rencontre la psyché, à la recoder dans les catégories de l'individu social (ce point reste ouvert à l'interrogation). Comme la psychanalyse, elle vise à sa manière l'avènement d'un sujet.

Un mot, à ce sujet, de Bourdieu. *L'expression de socio-analyse*, ai-je dit, lui est empruntée (elle est reprise aussi par certains de ses collaborateurs comme Sayad). Par là, Bourdieu entend l'entreprise par laquelle une personne élucide sa propre histoire et trajectoire sociale (individuelle). Tout sociologue, dira-t-il par exemple, devrait avoir fait sa «propre socio-analyse» (*Questions de sociologie*, 1984, p.80). Par là, quelque chose comme un sujet deviendrait possible: je regrette, écrit Bourdieu, qu'au nom

d'une petite libido narcissique... on puisse se priver d'un instrument qui permet de *se constituer vraiment — un peu plus en tout cas — comme un sujet libre, au prix d'un travail de réappropriation*» (*Choses dites*, 1987, p.26; je souligne). Ou encore: toute entreprise sociologique qui «est inséparablement une socio-analyse» «offre un moyen, peut-être le seul, de *contribuer*, ne fut-ce que par la conscience des déterminations, à la *construction, autrement abandonnée aux forces du monde de quelque chose comme un sujet*» (*Le sens pratique*, 1980, pp.40-41; je souligne).

Tout cela est bel et bien, dira-t-on, mais *comment est-ce que cela s'appréhende concrètement?* Je distinguerais à nouveau deux effets: (1) Un effet d'*élucidation*, ou de «*prise de conscience*» socio-analytique. Cet effet peut s'appréhender dans le processus du travail socio-analytique activé par le dispositif, il en découle directement; (2) Un effet de *changement* qui se manifeste *au niveau des manières de vivre, des choix, des décisions*, qui attesterait qu'une personne est davantage «auteur de son histoire». Le second effet est beaucoup plus difficile à appréhender. Le passage de l'effet 1 à l'effet 2 ne va d'ailleurs pas de soi. Soit une personne qui travaille sur sa relation conjugale et devient davantage consciente, à travers le travail socio-analytique, du rôle qu'a pu jouer dans cette relation un décalage culturel entre son conjoint et elle. Dans quelle mesure résultera-t-il de cet effet d'élucidation ou de prise de conscience une modification du rapport au conjoint ou une manière différente de gérer une trajectoire conjugale?

On ajoutera encore que certaines personnes arrivent avec des *questions pragmatiques précises*, liées à leur trajectoire actuelle. Par exemple: comment vais-je gérer une reconversion professionnelle? Ou: vais-je ou non reprendre des études? Dans ce cas, ces questions seront directement affrontées, non seulement à travers l'élucidation de l'histoire passée (de sorte que celles-ci soient redimensionnées et éventuellement reformulées) qui a conduit à ces questions, mais aussi à travers *l'analyse de stratégies* possibles. Et parfois ces personnes nous disent, en cours d'intervention et après qu'elles aient effectué leur tranche de travail socio-analytique: «j'ai fait ceci ou cela, j'ai posé tel acte, que je n'aurais jamais posé auparavant».

Je terminerai par *un exemple*. Au cours d'une intervention, M. reconstruit son histoire familiale et personnelle, il travaille sur ses origines paysannes, sur la rupture qu'a représentée par rapport à celles-ci son accès à l'université, il évoque son rapport au champ littéraire et artistique (cinéma, photographie, écriture) qui reste pour lui insuffisamment exploité. Dans ce contexte, il parle des oeuvres du cinéaste Jean-Jacques Andrien qui le touchent particulièrement en rapport avec sa problématique personnelle. Au cours d'une séance ultérieure, il nous amène à chacun une photocopie d'un texte qu'il a écrit. Il s'agit d'une lettre de 3 pages adressée à la Revue «Les Cahiers du Cinéma». Cette lettre réagit à une critique du dernier film de J. J. Andrien «Australia», qu'il a jugée inadéquate. On peut y lire: «Le choix véritable implique non une coupure, une rupture, mais une confrontation avec ses racines, avec le milieu familial et culturel d'origine. L'autonomie ne peut se trouver que par la reconnaissance et l'articulation des multiples réseaux sociaux qui tissent chaque être humain.» Il nous dit entre autre: «Enfin j'ai réussi à terminer l'écriture d'un texte, même court.»

BIBLIOGRAPHIE

- Bourdieu, P. (1979). *La distinction*. Paris: Minuit.
 Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Paris: Minuit.
 Bourdieu, P. (1984). *Questions de sociologie*. Paris: Minuit.
 Bourdieu, P. (1987). *Choses Dites*. Paris: Minuit.
 Castoriades, C. (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Paris: Ed. du Seuil.
 Castoriadis, C. (1986). *Domaines de l'homme*. Paris: Ed. du Seuil.
 Castoriadis, C. (1986). L'état du sujet aujourd'hui. *Topique*, 38: 7-39.
 Daneau, A.-M. (1988). *Romans personnels. Traits d'histoires communes*. Trois récits de vie sur la maladie mentale, mémoire inédit. FOPA, Université de Louvain: Louvain-la-Neuve.
 Daneau, A.-M. (1988). Trois récits de vie sur la maladie mentale. *Perspectives*, 12: 122-152.
 De Gaulejac, V. (1987). *La névrose de classe*. Paris: Hommes et Groupes Editeur.
 Doubrosky, S. (1989). *Le livre brisé*. Paris: Grasset.
 Kutry, O. & Macquet, C. (1988). *Trajectoires sociales et basculement dans la toxicomanie*. Rapport de recherche. Université de Liège, Ministère de la Communauté Française.

- Legrand, M. (1983). La tentative de Lucien Sève: pour une psychologie marxiste de la personnalité. In *Rapports de pouvoir, famille et technologies psychologiques*, pp. 47-63, Louvain-la-Neuve: Cabay.
- Legrand, M. (1984). *Psychanalyse, Science, Société*. Bruxelles: Mardaga.
- Legrand, M. (1988). *La psychiatrie alternative italienne*, pp. 336-343, Toulouse: Privat.
- Legrand, M. (1989). *Biographie et histoire de vie*. Premiers jalons d'un parcours (sur Politzer, Sève, Castoriadis, Bourdieu, de Gaulejac), document de travail inédit.
- Legrand, M. (1989). Notes en vue de la conception d'un projet sur: «Récit de vie et alcoolisme». Document de travail inédit.
- Lekeuche, P. (1988). *Ecrits sur la toxicomanie* («La dimension du contact dans la toxicomanie», «Le paradoxe de la toxicomanie»), inédits.
- Loicq, F. (1987). Le récit de vie centré sur l'héritage familial et la trajectoire sociale. *Cahiers de la dépendance*, numero spécial sur: Récits de vie et travail social, n° 7, Malmédy.
- Noel, A. (1989). *Carrière psychiatrique et histoire de vie* (une approche par le récit de vie de la trajectoire sociale et institutionnelle de trois personnes institutionnalisées en psychiatrie), mémoire inédit. Louvain-la-Neuve: Faculté de Psychologie, Université de Louvain.
- Piro, S. (1971). *Le technique della liberazione*. Milan: Feltrinelli.
- Poirier, J., Clapier-Valladon S. & Raybaut P. (1983). *Les récits de vie: théorie et pratique*. Paris: P.U.F.
- Politzer, G. (1928). *Critique des fondements de la psychologie*. Paris: P.U.F. (1967).
- Politzer, G. (1929). *Les fondements de la psychologie*. Ed. Sociales (1969).
- Rochex, J.-Y. (1987). Démarche d'exploitation: Biographie, Rapports sociaux et rapport à la scolarité. *Recherche et Dialogue* (Revue du GFEN), 11.
- Sayad, A. (1979). Les enfants illégitimes. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 25: 61-81 et 26: 117-132.
- Sartre, J.-P. (1947). *Baudelaire*. Paris: Gallimard.
- Sartre, J.-P. (1960). *Questions de méthode*. Paris: Gallimard.
- Sartre, J.-P. (1971). *L'idiote de la famille*, 3 tomes. Paris: Gallimard.
- Sève, L. (1969). *Marxisme et théorie de la personnalité*. Ed. Sociales.